

shire, Worcestershire, Shropshire et Cheshire l'envahisseur anglais semble avoir formé une simple couche, d'une classe supérieure, au-dessus de la grande masse des cultivateurs serviles Gallois. Même dans les couches de la Grande-Bretagne le plus évidemment teutoniques, on trouve des traces subsistantes de l'élément brun. Partout, en fait — même dans les portions les plus anglaises de l'Angleterre — une race bretonne qui n'est pas anglaise persiste en nombre considérable.

Cette description de la population anglaise montre que l'amalgame n'est jamais si parfait que la population soit entièrement homogène. Ici, un des éléments d'origine reste prédominant ; là, un autre. Toutes les nuances possibles entre les extrêmes originaux peuvent coexister.

Lorsque un peuple organisé en tribus s'est fixé sur un territoire conquis et a commencé à se fusionner avec la race conquise, il survient un vif développement des phases politiques de l'esprit social.

La souveraineté prend une forme plus définie et un caractère plus positif. Personnifiée dans le conseil d'une confédération matronymique, la souveraineté peut difficilement sembler à de libres membres des tribus un pouvoir qui oblige à l'obéissance. Personnifiée dans le roi héréditaire d'un peuple patronymique, elle semble être le droit de commander. Même alors, cependant, elle est plutôt envisagée comme une autorité semi-divine sur le peuple qu'une autorité résidant dans le peuple. Mais, lorsque par l'œuvre de tous ses membres, un peuple entier impose ses lois à une race subjuguée, la souveraineté prend son vrai caractère, apparaît comme l'expression suprême de la volonté sociale, comme un pouvoir légiférant et coactif, auquel chaque membre de l'État contribue de son autorité et de son pouvoir individuel.

C'est à ce stade que la souveraineté commence à réagir vigoureusement sur toute l'organisation de la société.

L'esprit social, qui a longtemps agi sur les relations sociales, a jusqu'ici exprimé ses approbations et ses blâmes à travers la coutume du clan et de la tribu. Il commence à présent à convertir ses jugements en décrets formels. Obligé par le contact de deux populations, l'une gouvernante, l'autre soumise, à envisager de nouveaux problèmes d'organisation, il commence systématiquement à juger le système social, comme il a jusqu'ici jugé la conduite des individus, et à dire clairement quelles relations sont permises. Les relations, expressément autorisées et sanctionnées, deviennent des institutions positives.

La souveraineté agit nécessairement au moyen de la constitution sociale, surtout au moyen des organes de gouvernement. C'est pour cela que la constitution sociale acquiert, à ce moment, la supériorité sur la composition sociale.

Les premières institutions, par suite, sont celles de gouvernement et de religion, la royauté et le sacerdoce. Comme en ce temps, les fonctions religieuses, militaires et politiques, sont unies dans les mains du roi, il n'y a pas de séparation entre l'Église et l'État. L'État est théocratique.

A ce moment, pourtant, la constitution sociale n'est pas distincte de la composition sociale démotique. C'est pourquoi, en faisant des organes de gouvernement des institutions positives, la volonté souveraine d'un État fait aussi, nécessairement, autant d'institutions de la confédération, de la tribu, du clan, de la famille. Pendant un temps, la souveraineté accepte et sanctionne les formes de ces organisations que la coutume a établies. De même, elle accepte et sanctionne les distinctions de rang. Lorsqu'un peuple confédéré, qui est devenu féodal et monarchique, s'empare d'un territoire conquis, il est déjà différencié en familles royales, nobles, libres et serviles. Ces distinctions de la composition sociale deviennent la base de la hiérarchie de pouvoir, d'autorité et de service dans la constitution sociale. Cette

identité de la composition et de la constitution sociales persiste longtemps.

Les conquérants, néanmoins, malgré les grandes différences de rang établies parmi eux, restent nettement séparés, comme fonctions sociales, des conquis. L'identité de la constitution sociale et de la composition de la population n'est pas rapidement supprimée. Les conquérants deviennent une classe militaire, religieuse, politique et les vaincus une classe industrielle. Comme la classe dominante possède le sol et oblige la population soumise à le cultiver, il n'y a pas de séparation entre l'organisation industrielle et l'organisation économique de la communauté. L'organisation institutionnelle du gouvernement la rend nécessaire pour convertir les relations industrielles en un troisième groupe d'institutions positives, celles de la propriété et de l'esclavage, ou du servage.

Les conquérants se réservent le privilège d'organiser et de diriger les sociétés qui ont des fonctions directrices ou celles qui envisagent des intérêts intellectuels. Ils organisent l'État et l'Église ; seuls, ils font partie des sociétés de divertissement. Les vaincus forment la société industrielle, fendant le bois et puisant l'eau pour la maison du conquérant. Les dominés d'une époque, pourtant, peuvent être les gouvernants d'une autre, mais rarement dans le même État. Israël fit des briques pour Pharaon et, quand les fils d'Israël furent devenus puissants, ils firent travailler les Chananéens, mais les briques furent faites près du Nil, et les Chananéens n'étaient pas les Pharaons.

La conquête a joué un si grand rôle dans l'évolution sociale et la confusion entre les associations délibérées et les ségrégations ethniques a été si fréquente, que certains sociologues ont refusé d'admettre que la haute organisation d'une communauté pût provenir d'ailleurs. Ils nient que la division du travail puisse s'accroître dans un groupe ethniquement homogène (1). Beaucoup de faits

(1) Voir Gumplowicz, *la Lutte des Races*.

connus s'opposent à cette vaste généralisation. La complexité sociale est produite par beaucoup d'autres facteurs que la conquête.

Cependant, on doit admettre que dans toutes les sociétés humaines existantes, à l'exception des plus hautes et des plus basses, l'association délibérée n'est séparée qu'en partie de la composition ethnique. On doit admettre aussi, comme un des faits historiques les plus certains, que les sociétés actuelles les plus hautement organisées sont formées en partie d'éléments qui ont survécu aux vagues successives de la conquête, en partie de ceux qui eurent, jadis, une force plus tard vaincue, en partie enfin d'éléments qui conquièrent et conservèrent la suprématie. En fait, pendant de nombreuses générations, le principe de subordination ethnique s'est montré partout dans l'organisation délibérée. Ce n'est qu'aux périodes avancées du développement des communautés hautement organisées que la différenciation entre la composition et la constitution sociales est assez complète, que tous les éléments ethniques peuvent faire leur chemin dans toutes les branches de l'association délibérée. Les disqualifications sociales du nègre, les incapacités sociales, légales, politiques de l'Indien prouvent combien est loin d'être parfaite la différenciation, même chez nous, même aujourd'hui.

La conversion des relations sociales en institutions définies augmente la force générale de l'organisation sociale. La vie et la propriété sont plus garanties qu'aux époques nomades. La population et la richesse augmentent.

La différenciation commence entre la ville et la campagne. Le groupe local agricole est alors une communauté villageoise. Le sol est périodiquement distribué entre les membres du clan, mais le travail est servile. Les cultivateurs ne possèdent plus comme clans ou tribus — individuellement, ils ne la possédèrent jamais — la terre qu'ils

labourent. Ils servent et reconnaissent un seigneur.

Les villes, dans le sens moderne du mot, n'existent pas encore. Il n'y a pas de centres de population dense, mais il y en a pour le culte et la défense. Il y a des lieux sacrés où viennent les hommes, de près et de loin, pour faire à leurs dieux les sacrifices périodiques. Ces domiciles des dieux sont fortifiés ; le peuple y vole aux heures de périls. Ce sont des centres de justice et d'administration ; c'est là que rois et juges tiennent leur cour. Au temps des tribus, les chefs et les anciens, les prêtres et les commandants militaires établissent leur résidence dans ces endroits sacrés. Des soldats tiennent garnison permanente auprès d'eux. Les artisans et les ouvriers y sont appelés pour l'entretien du temple, pour bâtir les fortifications, pour faire les armes, les armures et des habits pour les soldats.

Les courants commerciaux commencent à se diriger vers ces centres de vie religieuse et sociale. Les fêtes et les sacrifices périodiques offrent des opportunités d'échange. Un marché rudimentaire se tient entre ces hommes réunis. Le bétail, le blé, les fruits, les ustensiles de métal et les tissus, le sel, les épices et les gommes, les vins et les huiles, l'encens et les parfums, passent d'un propriétaire à l'autre. Le festival religieux devient une grande foire.

Peu à peu, l'intervalle diminue entre les foires périodiques. La population rassemblée autour du noyau politique et militaire s'accroît rapidement. Les manufactures locales se multiplient et le commerce devient une affaire quotidienne.

La division du travail entre la ville et la campagne, dont Adam Smith fait la différenciation industrielle fondamentale, est maintenant en pleine vigueur. Les produits agricoles sont portés régulièrement à la ville pour la subsistance de la population urbaine, et les articles que les campagnards achètent plus fréquemment sont régulièrement préparés pour la vente. Des épargnes considérables de capital

disponible ont été faites, sous la forme concrète de bétail, de céréales, d'outils, de provisions de marchandises. Une utilité quelconque a été tellement et si souvent plus échangée que les autres que les hommes sont sûrs qu'avec elle ils pourront acheter toute autre utilité dont ils auront envie. Quelle que soit cette utilité, bien connue et hautement appréciée, que ce soit des bœufs ou du blé, du sel, du fer, du cuivre ou des coquilles, elle est un vrai médium d'échange, et, dès qu'un consentement commun, quoique tacite, l'accepte en paiement des dettes, elle est une vraie monnaie. L'apparition de la monnaie est suivie du développement d'une classe marchande, qui n'aurait pu exister plus tôt, car le marchand doit avoir les moyens d'acheter toute espèce de marchandises, et doit pouvoir les tenir en stock ; il doit donc pouvoir offrir en paiement ce qui est acceptable partout. Désormais, l'artisan et l'exploitant ne traitent plus directement. Chacun vend au marchand, achète au marchand et la classe marchande devient un élément principal de la population urbaine.

L'industrie et le commerce affaiblissent encore les anciens liens des tribus déjà rendus moins forts par le féodalisme. Aux centres de commerce, viennent les hommes de tribus étrangères à la recherche du gain économique, comme ils le firent en Grèce où, dès le temps de Lycurgue, il y avait déjà une immigration rapide des îles de la Méditerranée et des colonies Ioniennes de la côte orientale. Un vieil ordre de relations sociales s'écroule. Un ordre nouveau va surgir.

Sans liens avec les tribus où ils ont fait fortune, acquérant la richesse et le pouvoir, les éléments mixtes de la population urbaine demandent des droits juridiques et politiques. Les personnages distingués peuvent se faire adopter dans un clan, ou faire admettre leur clan dans une tribu, mais ces privilèges sont exceptionnels. Il est évident que la *gens* ne peut plus servir de base à l'organi-

sation de l'État. Le pouvoir instituant de la souveraineté est en face d'un problème tout nouveau.

Les droits commerciaux sont accordés sans grande hésitation. Les étrangers reçoivent, comme à Rome, l'entière protection de la loi locale pour toutes les affaires de commerce. Mais, entre le *jus commercii* et le *jus connubii*, il y a un abîme. Permettre à l'étranger de se marier dans un clan local, c'est permettre à la femme d'adorer des dieux étrangers et, évidemment, admettre les étrangers aux sacrifices solennels, aux morts de la cité. C'est là une innovation trop sérieuse pour y songer jusqu'à ce que la pression révolutionnaire ne devienne irrésistible.

Elle le devient, inévitablement. La classe commerçante devient plus nombreuse, surtout plus riche que la population plus ancienne. Il est évident que la multitude inorganisée, mais prospère, ne peut pas être exemptée de façon permanente du devoir de soutenir et de défendre l'État et que, si elle n'est pas incorporée de quelque façon dans le corps politique, elle renversera la cité qui l'a hospitalisée. Tous comprennent que les dieux ancestraux dont le culte a été conservé pur par les lois restrictives du mariage, sont maintenant en péril de destruction violente. Les autels auxquels nul ne prie, en dehors des parents, vont être renversés par les étrangers.

Mais comment incorporer dans un état tribal une multitude hétérogène d'hommes sans liens de parenté ? C'est là une question à laquelle le politicien empiriste ne répond pas immédiatement, avec un merveilleux instinct qui lui fait épuiser les solutions mauvaises avant d'essayer celle qui est évidemment la bonne. Dans les essais successifs de Rome et d'Athènes pour réorganiser la communauté, les divers plans expérimentés avaient toutes les caractéristiques d'inventions ingénieuses ; tous étaient suggérés par les formes qu'avait traversées ou que traversait l'évolution sociale. A Athènes, par exemple, il

y eut, avant tout, l'essai auquel reste associé le nom légendaire de Thésée, pour organiser la société en classes, les nobles, les cultivateurs, les ouvriers. Les principaux emplois de l'administration civile et du sacerdoce étaient donnés aux nobles, aux Eupatrides, qui étaient tout simplement des chefs de clans et de tribus. L'intention évidente était d'unir les chefs par le sentiment de classe et, ainsi, par un sentiment de classe antagoniste, de réunir les agriculteurs et les artisans et de briser, par ce moyen, les lignes de division par *gens*. C'était une tentative de destruction du système tribal dans l'intérêt féodal. Il échoua inévitablement, parce qu'il heurtait les instincts conservateurs d'une majorité d'électeurs. Vint ensuite l'essai attribué à Solon d'organiser la société sur la base de la propriété et du service militaire. Dans ce but, à Athènes et plus tard à Rome, tous les hommes libres, quoique n'ayant de rapport avec aucun clan, étaient enrôlés dans l'armée et recevaient une certaine influence dans les affaires publiques. Le projet échoua aussi parce qu'il laissait subsister, aussi absolue qu'avant, la ligne de démarcation entre la tribu et les populations mélangées. Ce n'est qu'au temps de Clistène que l'on vit que le plus simple, le plus évident de tous les plans était le seul réalisable. On renonça au projet de supprimer les lignages des tribus. Les clans et les tribus avaient été longtemps localisés. Chacun exigeait la juridiction dans des limites territoriales définies. Dans chaque subdivision territoriale, il y avait à la fois des hommes du clan et des étrangers. L'État décréta simplement que tous les hommes qui vivaient dans les frontières d'une subdivision locale du domaine d'une tribu seraient enrôlés comme membres de la communauté locale où ils habitaient ; que tous ceux qui habitaient le domaine d'une tribu seraient inscrits comme membres de cette tribu. La parenté pouvait encore être tenue en ligne de compte par ceux qui s'y intéressaient. Chacun pouvait garder son nom de clan et ses rites reli-

gieux selon la coutume de ses ancêtres, et les citoyens de lignée aristocratique continuèrent, en fait, à se nommer de leurs noms *gentils*, tout en y ajoutant les noms de leurs *démos*. Ainsi une parfaite organisation de l'État s'accomplit enfin, avec le moindre choc possible aux anciens préjugés. En nom et en forme, l'ancien système subsista. La substance, même, subsista pour les choses sociales et religieuses mais, pour les choses politiques, elle changea entièrement.

Ainsi, à la fin, l'organisation par *gens* se change en organisation civile de la société. L'association civile, pourtant indépendante du lignage, devient la base de la coopération politique. Graduellement, les lignes tribales sont, plus ou moins, artificiellement retracées et on oublie que les frontières locales aient jamais marqué les domaines des tribus et que les noms de village aient jamais été les noms de clans. La confédération tribale est devenue l'État territorial.

On ne doit pas supposer, cependant, que la création de l'État territorial eût effacé l'idée de l'unité ethnique. Il ne fait que la subordonner à un idéal plus haut, dans laquelle la conception de l'unité territoriale reçoit une importance plus grande qu'auparavant. L'État contribue encore consciemment à assurer l'unité ethnique de sa population, mais ne peut plus conserver la pureté du sang antique. Il perfectionne plutôt la nouvelle unité ethnique qui émerge du mélange de divers éléments. La conscience d'espèce s'est élargie. Les possibilités d'assimilation sont perçues. On comprend que des hommes qui ont identifié leurs intérêts avec ceux d'une race ancienne, qui ont appris son langage et adopté sa religion, peuvent, par ces moyens, s'identifier avec elle en esprit et, plus tard, par l'intermariage, s'unir avec elle par le sang. Sous l'influence de cette idée, la fiction de l'adoption est conservée dans la

loi de naturalisation et le *jus sanguinis* reste comme la loi de nationalité.

Guidé par ses idées élargies d'unité ethnique et territoriale, l'État procède à la réalisation d'une politique positive. Il tâche d'amener sous la même souveraineté tous les peuples parents, parlant des langues voisines et ayant les mêmes intérêts. Il tâche d'amener sous une seule administration tous les fragments de territoire qui forment un tout naturel pour les besoins du commerce, l'intercourse sociale et la défense militaire. Il essaye, en somme, d'établir une frontière scientifique.

Pour y parvenir, il entre dans une carrière d'agression qui nécessite une parfaite cohésion interne. Chaque intérêt est, dans une certaine mesure, sacrifié à la discipline militaire. La religion, qui a longtemps été un recueil de foies ancestrales, devient nationale et organique. Les dieux de la famille, de la *gens*, sont subordonnés au dieu national, que représentent le roi et un clergé centralisé. La religion nationale domine l'autorité de l'administration centralisée. Des qualités divines sont attribuées au roi et il est encouragé à assumer des pouvoirs arbitraires.

Sous ces influences, l'intégration politique progresse irrésistiblement. Les États les plus forts absorbent les plus faibles, jusqu'à ce que les sociétés civiles résultantes deviennent deux et trois fois complexes. De plus, la conquête ne finit pas lorsque la frontière scientifique a été tracée. L'ambition franchit ses propres bornes. Une après l'autre, des visions d'empire universel miroitent devant les yeux de Ramsès ou de Sargon, de Cyrus ou d'Alexandre, de César ou de Charlemagne. Des peuples éloignés qui ne peuvent jamais être partie intégrante de la nation conquérante sont soumis pour la simple vanité de la force, obligés à payer des tributs qui vont enrichir la capitale. La splendeur matérielle récompense le succès militaire. Les palais et les temples sont ses monuments. Les statues et les inscriptions rappellent les hauts faits de ses héros.

Tels sont les achèvements de l'âge où se forment les nations, de la période militaire et religieuse de l'évolution sociale. Ils fournissent à la civilisation deux de ses éléments essentiels : la sécurité de la propriété et de la vie et une puissante activité créatrice de l'esprit humain qui se traduit en une organisation politique et religieuse et en un art grossier mais massif et durable. Un troisième élément est fourni par la critique et la philosophie, nées dans la prochaine grande période du progrès.

Les directions dans lesquelles se dépense l'énergie lorsque l'intégration politique s'est accomplie et qu'un degré suffisant de sécurité a été atteint, sont déterminées par les activités sociales de la phase militaire.

Les expéditions armées, la conquête, l'esclavage et le commerce ont élargi les rangs de l'expérience, accru l'horizon mental, augmenté la complexité de la composition démotique. La magnifique description que faisait Ezéchiel du commerce de Tyr dans l'ancien monde nous montre un mélange de nationalités que dépassent seulement les plus grandes cités des temps modernes.

De tels mélanges d'éléments ethniques amènent à un progrès. Dans les chapitres des associations zoogénique et anthropogénique, nous avons vu que le mélange de variétés qui ne sont pas trop dissemblables est souvent bien-faisant. Les races mixtes, après que la sélection naturelle a éliminé les plus faibles, sont plus grandes, plus vigoureuses, plus prolifiques et plus adaptables que les races pures. Les anthropologistes ne sont pas d'accord sur les limites dans lesquelles le croisement est avantageux. Beaucoup soutiennent avec Prichard que les hybrides sont également prolifiques, que leurs parents soient ou non de race semblable. L'avis général en cette matière est celui de J. C. Nott, que deux races se ressemblant ont des rejetons fertiles, mais que lorsque deux races très dissemblables se croisent les produits tendent à la stérilité, s'ils sont séparés des souches parentes. C'est l'opinion de Vogt et du pro-

fesseur Broca. Il y a l'unanimité sur un point. Le croisement engendre la plasticité et la variabilité physiologiques. C'est pour cela, d'ailleurs, que certaines races hybrides manquent de stabilité. Beaucoup des éléments ethniques qui se sont mélangés dans les sociétés civiles ont été suffisamment différents pour assurer la plasticité et la vigueur individuelle, mais trop semblables pour assurer la stabilité ou la fertilité de la souche résultante.

La plasticité mentale des populations civiles est cependant plus importante que leur plasticité physique. L'intercourse des nations a créé un type mental critique et catholique dans lequel l'arrangement conscient l'emporte sur l'automatisme. Beaucoup de physiologistes ont soutenu que le développement nerveux tendait à l'action automatique et que, par suite, l'être humain tend à devenir un mécanisme ajusté à ses conditions. Guyau signale que le milieu social change constamment et qu'il est, par conséquent, impossible que l'humanité devienne automatique. Il est plus probable, selon lui, que la sélection naturelle favorise ceux qui ont la plus grande faculté de s'adapter à des conditions variables.

Dans la conscience plastique d'une population alerte et versatile, l'esprit d'investigation, de critique, de philosophie apparaît. Les découvertes sont recherchées pour elles-mêmes; la géographie, l'histoire, la science deviennent des intérêts intellectuels sérieux. Le résultat est que, lorsque des communautés différentes ou de différentes périodes de culture sont comparées, le mécontentement de ce qui existe est ressenti, l'idée d'une amélioration publique conçue. Le protestantisme, dans le large sens du mot, commence à avoir de l'influence et la communauté, à présent tout à fait consciente d'elle-même, entreprend sa propre réorganisation et son amélioration.

Si la phase critique de l'évolution mentale caractérise toutes les sociétés à un certain stade, c'est à des degrés

très inégaux. Certaines sociétés, après une certaine somme de progrès, sont devenues stationnaires; d'autres restent simplement modifiables; quelques-unes continuent à être intrinsèquement progressives. La sélection explique ces différences. La survivance et la sélection confirment la variabilité et le pouvoir de croissance de certaines sociétés, la modifiabilité d'autres, la rigidité d'autres encore. Elles fixent le type de chaque nationalité et de chaque communauté. Les types de société en résultent. L'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis sont des nations essentiellement progressives. L'Irlande et les provinces Slaves de l'Autriche et de la Turquie sont modifiables, l'Espagne et les provinces françaises du Canada sont des sociétés stationnaires.

Une ondulation continue a lieu. Les jeunes hommes énergiques et déterminés s'éloignent des lieux de rare opportunité et de stagnation sociale pour aller améliorer leur condition là où les ressources sont plus abondantes et la population plus active. C'est par cette voie, aussi bien que par la natalité, que s'augmente la prédominance des jeunes et des forts dans les communautés progressives.

Cependant, la communauté réagit sur l'individu. L'influence de la sélection naturelle, en favorisant ceux qui se conforment aux sociétés où ils sont nés et développés, agit aussi efficacement qu'en favorisant ceux qui se sont adaptés au milieu. La sélection peut exclure, supprimer ou modifier ceux qui montrent trop de variabilité. Un homme dont l'extérieur ou dont les qualités mentales et morales répugnent à ses compagnons trouve moins d'opportunités économiques et, toutes choses égales d'ailleurs, a moins de chances de laisser une postérité que celui qui se conforme à l'esprit dominant. Il faut, par suite, distinguer avec soin si le sentiment dominant d'une communauté est favorable à l'initiative ou à un conservatisme obstiné. Une communauté aime le changement, admire les entrepreneurs; une autre ne se soucie que de laisser les choses comme elles

sont. Même dans les communautés locales du même peuple, ces différences peuvent s'observer. La sélection favorise, dans l'une, le type variable, dans l'autre, le type stable. La description de la vie primitive crée, ici des habitudes progressistes, là des coutumes non progressistes.

Ainsi la sélection naturelle opère non seulement en faveur des individus entrepreneurs dans la communauté progressiste et pour éloigner les entrepreneurs des communautés stagnantes, mais aussi dans la double personnalité de chaque individu. Tout homme est complexe, contient en lui-même les tendances progressistes et conservatrices. Si l'esprit de la communauté dans laquelle il vit est progressiste, les tendances progressistes de sa nature sont stimulées et ses tendances conservatrices atrophiées.

De plus, les individus développés sont ceux dont les talents sont demandés et, dans le même individu, ce sont ceux de ses talents qui lui servent immédiatement qui arrivent à une perfection relative. Une époque favorise le soldat, une autre l'homme d'affaires, une autre le poète, une autre le savant. Si un génie est né dans une communauté conservatrice, ou bien il va chercher ailleurs un milieu social qui lui convienne mieux ou bien il est écrasé avant d'être assez fort pour s'imposer. S'il est né lorsque les hommes ne se soucient en aucune façon de ce en quoi il excelle, il ne réalisera jamais tout ce qui est en lui.

Donc, lorsqu'un mode de sentir a la prédominance, la sélection le fortifie. La sélection a produit l'esprit américain, avec son goût du changement, son amour de l'expérience, son respect de l'initiative. Il y a une continue élimination des éléments non entrepreneurs. De même, les villes sont plus changeantes que les communautés rurales et cette différence entre la ville et la campagne s'augmente depuis de longues années.

Il peut être intéressant de rechercher si une race qui a été subordonnée, mais n'a pas été incorporée par ses con-